

Douze poèmes lyriques

Liu Zhan-Qiu

Volume 30, Number 2 (176), April 1988

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/31575ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (print)

1923-0915 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Zhan-Qiu, L. (1988). Douze poèmes lyriques. *Liberté*, 30(2), 4–17.

LIU ZHAN-QIU

DOUZE POÈMES LYRIQUES

POUR PASSER LE TEMPS

Tous les jours, dans les rues bruyantes et encombrées de Beijing, Liu Zhan-Qiu se rend à bicyclette aux bureaux de la grande Revue de Poésie dont il est le rédacteur en chef adjoint. Un écrivain, en Chine, est au service du peuple et de l'État qui lui verse un salaire pour qu'il assume, selon ses talents, différentes tâches administratives, en plus de produire son œuvre.

Ce qui étonne le plus, dans ce pays d'un milliard d'habitants, qui nous a si souvent présenté des images de foules anonymes, c'est la vitalité des caractères individuels. Pourtant l'artiste chinois cherche moins à affirmer son moi qu'à atteindre une perfection formelle fondée à la fois sur un respect authentique de la tradition et sur sa subtile subversion. La plupart des créateurs chinois sont d'extraordinaires virtuoses. Certains peintres peuvent dire d'un coup de pinceau la violence du printemps, la force du tigre ou le vol des canards. Mais dans l'armée des virtuoses il y en a toujours quelques-uns qui réussissent à se distinguer. Non pas qu'ils cherchent à se distinguer, c'est là une idée occidentale, mais on les reconnaît malgré eux au son éclatant de leur voix.

Liu Zhan-Qiu est né en 1935 à Wuhu. Il est poète et musicien, passionné de la guitare. Sa fillette est déjà une pianiste remarquable. Liu Zhan-Qiu est un érudit qui cite volontiers Tourgueniev, Pouchkine, Tchekhov, Lorca, Mérimée, Tagore et Ba Jin. C'est un

être doux, à la recherche du bonheur, qui se réjouit des fenêtres ouvertes en Chine aujourd'hui.

Comme tous les écrivains de sa génération, Liu Zhan-Qiu, quand il parle de la Révolution culturelle, nous fait rougir. Depuis le Québec, cette aventure semblait si pure, si bonne, si souhaitable que plusieurs, à gauche, s'en inspirèrent! Feux rouges: passez, feux verts, arrêtez! C'était — on le sait aujourd'hui — le meilleur moyen de se faire écraser. Des poètes en effet sont morts de la Révolution culturelle, battus par des enfants à qui on enseignait la haine de la culture.

En visite au Canada en 1987, Liu Zhan-Qiu, devant l'abondance et la richesse des biens qui s'étaient partout en vitrine, s'est exclamé: «Je pense que les gens chez vous n'ont pas besoin de la poésie pour passer le temps!» Car, pour Liu Zhan-Qiu, vivre c'est **passer le temps**, littéralement. Il me regardait, disant cela, avec sa tête amusée de quinquagénaire, les yeux pétillants, le front encadré de deux touffes rebelles de cheveux noirs. Se pouvait-il que ce crâne de poète recèle toute la sagesse de la Chine?

De retour à Beijing, Liu Zhan-Qiu a pris la peine de faire traduire en français, avec l'aide du professeur Hédi Bouraoui, quelques poèmes légers et sereins qui nous permettent, à notre tour, d'entendre passer le temps. C'est un honneur de les publier ici.

JACQUES GODBOUT

Au crépuscule, saigne la blessure
Amère, la rosée sur l'armoise
Pour le soleil les corbeaux crient
Leur dernier chant funèbre
Des moucherons commencent leurs agapes
La mer, les toits d'ardoise couleur de fer...
Sur le balcon, telle un croissant de lune
En blanc apparaît une jeune fille
Serait-ce de la vie le début, ou la fin?
Un rêve de paradis, ou d'enfer?
Je me pose à moi-même la question
Comme à mon ombre...

S'il n'y avait pas eu ton courage
Le bonheur, même s'il m'a frôlé
Léger comme le vent m'aurait échappé

S'il n'y avait pas eu ton courage
Ces poèmes, avant de se flétrir dans mon cœur
N'auraient pas fleuri

S'il n'y avait pas eu ton courage
Même à la fin de ma vie
Je ne me serais pas pardonné ma faiblesse

S'il n'y avait pas eu ton courage
Oh, cette vie déjà banale
Aurait connu une joie de moins!

Au fond de la forêt, une prairie aux herbes fines
Les lierres s'amuse dans la brise
Les rayons du soleil sont doux comme la mousseline
Dansez, Polka de la verdure!

Sur la plage s'étale le sable d'or
Après la pluie poussent les ombrelles des champignons
Les vagues se disent des murmures
Dansez, Polka de l'émeraude!

Le traîneau file, découpé sur le soleil gelé
Les rires d'hiver sont clairs et purs
Les branches d'arbres, lourdes de frimas
Dansez, Polka de la blancheur!

Sur la place s'élèvent les feux du bivouac
Du ciel tombe une traînée de glycines
En valsant la foule entre dans les nuages rutilants
Dansez, Polka de l'écarlate!

LE CAFÉ EN PLEIN AIR

Au crépuscule le soleil est doux à faire pitié
On dirait une orange posée sur un plat de nuage
Au rythme de la musique ondulante
Respire dans sa coupe la glace couleur de blanc d'œuf

Le café commence son beau commerce en plein air
Ses parasols tricolores en paraissent plus coquets
Les femmes aux lèvres rouges font penser aux vases à fleurs
À chaque table on bavarde, mais le silence demeure

CYPRÈS ANTIQUE

Assis sur le banc vert
Face à ta verdure
Et à ton regard muet
 Je médite
 Et toi de même

Je pense à toi —
 Le burin de la nature
A laissé sur toi des plis mystérieux
 Vent et pluie de cent ans
T'ont confié une fière allure
 Malgré les creux dans ton corps
Tu gardes toujours ta verdure luxuriante

 Et que penses-tu de moi?
De tes branches secouées par le vent
 S'envole un oiseau noir
Emportant avec lui de sinistres souvenirs

Quand viendra l'heure de te quitter
 Le banc sera vide
 Mais tu demeureras
À cette place désignée par la nature

De la naissance à la maturité
De la pénurie à l'abondance
De la simplicité à la perfection
Du pied de la montagne à son sommet

Ô l'homme qui est la beauté même
Qui n'aime pas sa jeunesse splendide?
La tentation et la magnificence
Mais la vie ne s'arrête pas...

De l'abondance à la sécheresse
De la maturité à la mort
De la perfection à la simplicité
Du sommet à l'abîme
La route est longue mais éphémère

Qui dit début dit sa fin
La beauté ne se retient pas
La laideur finira dans la pourriture

Bébé mignon et adorable
Jeunesse belle et énergique
Vieillard sec et décrépité
À tour de rôle se montrent en nous

La pomme est rouge grâce au soleil
La femme est belle pour l'homme
Les valeurs n'existent que mutuellement
Dans la complémentarité mais non dans l'affrontement

Le son de cloche au paradis ne vient pas d'au-delà du ciel
L'Éden est fait de la nature et de l'homme
La rosée nocturne vivifie les arbres fleuris
Le renard roux traverse la prairie vert clair

L'harmonie est la découverte élue de l'Univers
Ying et *Yang* constituent l'équilibre merveilleux
Ô avril dont je suis le lutin
Puisse de ton ciel ne choir que baisers et sourires!

Après une gorgée de vin
Ta mémoire rouge clair se fait transparente
Une petite gare lointaine dans la montagne reculée
Clignotait parmi les broussailles d'un noir d'encre
Une main se posa sur ton épaule
Un frisson te parcourut l'échine
Ainsi s'ébranla le train brinquebalant
Et toi tu suivais des yeux les feux arrière
Qui étaient couleur de vin rouge

Après une gorgée de vin
Que tu trouves un peu amer
Autour les bruits de la ville s'élèvent
Trébuchant sur les fenêtres des gratte-ciel
Les regards ardents qui te couvrent
Te paraissent pourtant si étrangers
Peut-être devrait-on dire un merci
Pour ce vin aussi rouge que l'écharpe
— Avant qu'elle ne déteigne

L'AMOUR DE LA NATURE

Un vieux gingko se dresse dans l'île
À midi, le soleil est comme un vent figé
Je suis sous l'arbre, et là-haut est un écureuil
Il n'y a que nous deux, tout seuls...
Ses yeux sont peureux et espiègles
Les miens, joyeux et curieux
Au loin chuchotent les ondes limpides
Sous mes pieds légèrement les mousses respirent

Le vieux gingko se dresse dans l'île
À midi, l'heure est comme le soleil figée
Nous nous regardons, l'écureuil et moi
Le regard est le langage commun de toutes les créatures
Il me comprend, moi aussi
Dans l'Univers éternel
Nous sommes tous deux hôtes de passage

Que m'importe ce que sera la fin:
Puisque le rideau est levé
Le cœur plein de joie je jouerai jusqu'au bout
Puisque la rose est cueillie
Il faut puiser son nectar jusqu'à la dernière goutte
Puisque l'ancre est levée
La barque dans son trajet ne sera pas seule
Puisqu'on rampe dans les épines
Pourquoi craindre les serpents et les tigres
Ô le printemps sans cesse nous fait signe
N'ayons plus peur des rigueurs de l'hiver
Notre âme n'a jamais désiré le paradis
Elle est prête à être bannie de la vie mondaine
Quand le théâtre sera vide de son assistance
Toi et moi, le visage souriant
À la vie nous saurons faire nos adieux

L'amour est un attrait merveilleux
Il n'est le fruit ni de l'assemblage de dossiers
Ni du travail de l'ordinateur
L'œil, le cœur, la parole, la volupté
Tissent des croisées mystérieuses

Ô fleurs dans la brume, arc-en-ciel après la pluie
Équation sans solution
Que seuls elle et lui comprennent
Dans leur attente et leur désir
Sans raison...

La tendresse est toujours muette
Courbes que décrivent les vagues sur la plage
Cerisaie au passage d'un vent léger
Rayons de la lune entrant par la porte qui s'ouvre
— Une blancheur à vous faire frémir

La tendresse est toujours muette
Vernis d'or sur les pommes ensoleillées
Bébé s'endormant dans son berceau peu à peu immobile
Retrouvailles après une séparation douloureuse
— Un silence, et tout est dit de notre affection